

# Le rapport entre le corps et l'âme et la triarticulation de l'organisme humain

## Dr Friedrich Husemann

Extrait du livre *La médecine à l'image de l'homme tome I* – Éditions Triades 1993

Traduction : Dr Victor Bott

C'est dans le livre *Des énigmes de l'âme* que Rudolf Steiner, pour la première fois, a exposé publiquement en 1917 les résultats de son investigation spirituelle au sujet *des rapports entre le psycho-spirituel et le physique-corporel*. Sa description de la « triarticulation<sup>1</sup> de l'organisme humain » devait servir d'impulsion à une étude de cet organisme tout entier sous cet angle. Ce n'est qu'à travers une utilisation étendue aux aspects les plus divers que ce point de vue fera la preuve de sa fécondité, qui se révélera en nous le faisant même dépasser. Ainsi verra-t-on que l'on ne peut s'en tenir à l'idée d'un organisme fixe, achevé, mais que ce dernier doit être conçu comme se renouvelant sans cesse, comme en perpétuel devenir, autrement dit comme un système dynamique et non pas statique.

Steiner répartit la vie psychique en faculté de représentation, sentiment et vouloir, et montre que ces activités s'articulent différemment avec l'organisme. La physiologie actuelle reconnaît que la représentation, l'activité pensante, a pour base organique les processus nerveux avec leurs prolongements sensoriels d'une part, et l'organisation corporelle interne d'autre part.

Il en va tout autrement des relations du sentiment au corporel. Le sentiment « doit être rattaché au rythme vital ayant son centre dans la respiration et lui étant lié<sup>2</sup> ». Steiner envisage ici ce que l'on éprouve à l'audition musicale. On y trouve deux éléments bien distincts : la perception de la mélodie grâce aux processus se déroulant dans l'organe de l'ouïe et dans le système nerveux, et le sentiment succédant à cette perception, par exemple « l'ambiance sombre du mineur ». Ce que la musique nous fait éprouver prend naissance « du fait que le rythme respiratoire, dans son prolongement vers l'organe de l'ouïe, rencontre ce qu'accomplissent l'oreille et le système nerveux. Ainsi, l'âme ne vit pas uniquement dans ce qui est perçu par l'oreille et dans la représentation, elle vit aussi dans le rythme respiratoire ; elle éprouve ce que ce rythme déclenche parce que les processus neurosensoriels se heurtent à cette vie rythmique. » Même indépendamment de la musique, les courbes respiratoires révèlent les manifestations de l'affectivité.

Citons, parmi une abondante littérature, l'ouvrage de G.A. Roemer<sup>3</sup>, lequel présente, à travers de nombreuses expériences, les courbes respiratoires de la peur, de la détente, de la nervosité, de l'apaisement par la musique ou les mathématiques. On connaît par ailleurs les expériences faites avec des criminels pour faciliter par l'observation des courbes respiratoires l'élucidation des faits délictueux : les questions présentant un caractère affectif marqué provoquent chez le coupable des inhibitions respiratoires caractéristiques ; ce qui a trouvé une application pratique dans ce qu'on appelle le détecteur de mensonges. Steiner résume ainsi sa façon de voir « L'âme éprouve le sentiment en s'appuyant sur le rythme respiratoire tout comme elle s'appuie sur les processus nerveux dans la représentation. »

---

<sup>1</sup> Driegliederung, aussi traduit par trimembrement

<sup>2</sup> Des énigmes de l'âme, op. cit. Cette citation et les suivantes, sauf mention contraire, sont extraites de cet ouvrage.

<sup>3</sup> Die wissenschaftliche Erschliessung der Innenwelt einer Persönlichkeit (Étude scientifique du monde intérieur d'une personnalité, n.tr.), Bâle, 1931.

Dans le système rythmique, comprenant la respiration et l'activité cardiaque, les effets du système neurosensoriel et du système des échanges (métabolisme) retentissent les uns sur les autres, la respiration étant davantage liée aux processus de conscience, l'activité cardiaque plus au métabolisme. Chaque activité sensorielle est un subtil processus respiratoire.

Nous avons déjà montré plus haut que le rôle du poumon ne consiste pas seulement à approvisionner l'organisme en oxygène. Sa signification spécifique est davantage celle d'un organe de conscience.

A ce sujet, il importe de se faire une idée exacte de la fonction du système rythmique. Considéré sous l'angle de la substance, le sang est le fleuron des processus métaboliques. Le cœur en est le centre ; il paraît abrité par les deux « ailes » pulmonaires qui l'enveloppent. A chaque inspiration le diaphragme s'abaisse et les ailes pulmonaires enveloppent plus intimement le cœur; à l'expiration elles se retirent vers le haut, lui laissant plus de liberté.

Il ne faut pas oublier que l'entité humaine vit de manière différente dans le cœur et dans le poumon. Le Moi, il est vrai, vit dans le sang, mais il y dort comme dans tous les processus de construction.

Dans le processus respiratoire, la partie éveillée du Moi, celle du système nerveux, rencontre celle du métabolisme, celle qui dort et a le cœur pour centre. Les deux se rencontrent, animées de rythmes différents, chacun devant tenir compte de l'autre : à chaque inspiration le cœur s'accélère, à chaque expiration il se ralentit.

C'est précisément la différence des rythmes qui rend possible la vie affective de l'âme, car la conscience ne peut naître qu'à la faveur de différences d'impressions. L'entité humaine se scinde en direction des pôles. Elle ressent son propre éveil au travers du système neurosensoriel et aspire dans le corps les impressions sensorielles et les processus de conscience par l'intermédiaire du corps astral, lequel vit dans les processus respiratoires ; elle dort par contre au sein des activités métaboliques, celles-ci ayant leur forme la plus subtile dans le sang et au niveau supérieur de ce pôle qu'est le cœur.

La respiration et l'activité cardiaque avec leurs rythmes différents créent le lieu où l'entité humaine se rencontre elle-même, donnant naissance au sentiment. Celui-ci se situe, sur le plan de la conscience, au niveau du rêve, état intermédiaire entre le sommeil du pôle métabolique et la veille du pôle nerveux.

A partir de ces points de vue, une relation peut être établie entre les processus physiologiques et psychologiques. Par exemple : la couleur rouge stimule fortement le pôle métabolique, accélérant la circulation sanguine et intensifiant l'impression de chaleur. L'effet s'exerce sur le métabolisme au travers du système neurosensoriel, qui n'en est lui-même guère affecté et reste froid. Nous prenons conscience de la diversité de ces effets en qualifiant la couleur rouge de « chaude ». Par contre, le bleu agit plus sur le système neurosensoriel et est ressenti comme « froid ».

En ce qui concerne le vouloir, Steiner dit : « Il s'appuie de la même manière sur les processus métaboliques. » Pour le comprendre, il faut tenir compte du fait que des processus métaboliques s'accomplissent dans tout l'organisme, y compris dans le cerveau, et plus exactement dans la matière grise. Partout des substances se transforment, s'oxydent et engendrent de la chaleur. Cependant ces processus ne peuvent pas être considérés comme de simples activités naturelles. Lorsque je décide d'aller me promener, des activités métaboliques intensifiées se produisent dans mon organisme. La volonté humaine intervient dans le processus naturel, le modifiant soit en l'intensifiant, soit en l'inhibant. Ce n'est pas l'intensification du métabolisme qui est cause de la volonté, mais la volonté d'agir qui est à l'origine de l'accroissement du métabolisme. L'effet paralysant d'une forte chaleur ou

d'un très grand froid sur la volonté montre à quel point volonté, processus thermique et métabolisme sont liés. Seule une température moyenne est favorable à l'exercice de la volonté.

Le fondement organique de la volonté ne doit pas être uniquement situé dans ces processus métaboliques grossiers ; ce qui précède s'applique aussi quand la volonté vit uniquement dans l'âme, comme c'est le cas lorsque nous appliquons notre volonté à suivre un enchaînement d'idées. Une pensée dirigée vers un but est toujours conduite par la volonté. La représentation à l'état pur peut exister dans une succession d'idées ; dans l'enchaînement des représentations s'introduit un élément volontaire qui ne se manifeste pas comme tel, mais est entièrement absorbé dans l'essence de la représentation. Dans ce cas, la volonté sert de support à l'enchaînement des pensées.

Par ailleurs, l'essence de la volonté ne peut être vécue en soi mais toujours en liaison avec une représentation qui apparaît comme le but de l'activité volontaire. Nous ressentons le mieux l'essence de la volonté en tant que telle quand, par exemple au cours d'une randonnée, nous poursuivons notre route malgré la fatigue parce que nous voulons atteindre un certain but. Nous n'avons alors qu'une seule pensée dans le champ de la conscience : celle du but, mais une infinité d'impulsions volontaires toujours renouvelées.

Lorsque nous réalisons un objectif, par exemple en accomplissant un mouvement de la main, nous avons d'abord une représentation du mouvement, laquelle ne comporte que l'apparence extérieure de ce mouvement, ce que nous en voyons du dehors. Mais nous n'avons pas la moindre idée de ce qui se déroule à l'intérieur de la main lorsque le mouvement s'accomplit. La représentation suscite en quelque sorte un moule dans lequel la volonté se répand comme le ferait une substance prenant forme.

Il importe de souligner encore cette indication souvent formulée par Rudolf Steiner : l'activité nerveuse, le rythme respiratoire et l'activité métabolique s'interpénètrent et sont en interaction dans tout l'organisme. Là où le métabolisme apparaît, il est le fondement de l'activité volontaire.

La manière dont nous éprouvons les sentiments à travers le rythme respiratoire est analogue à l'emprise de la volonté sur le métabolisme. La respiration humaine n'est pas un simple processus naturel, elle est constamment modifiée par la vie psychique. Sauf dans le sommeil, la vie psychique retentit en permanence sur le rythme respiratoire et peut ainsi devenir une source de troubles.

### **Triarticulation dans l'organisme thermique**

Fritz Giese<sup>1</sup>, professeur à l'Ecole Supérieure Technique de Stuttgart, a constaté expérimentalement l'existence d'une relation entre les courants thermiques et le contenu de la conscience, en projetant et rendant visible sur un écran les ondes thermiques s'élevant d'un sujet déshabillé.

Lorsque le sujet accomplit un travail intellectuel, le maximum des courants thermiques se déplace vers la tête, tandis que ceux de forme abdominale s'immobilisent presque totalement. En cas de concentration intense, de calcul mental, d'effort de mémorisation, des courants propres à chaque activité apparaissent au-dessus des yeux jusqu'à la limite supérieure du front. «Si l'on introduit une composante émotionnelle, les courants abdominaux réapparaissent immédiatement ; selon le type de structure, les courants de la tête s'atténuent ou disparaissent, tandis qu'ils atteignent un maximum au niveau du thorax. Ces ondes font nettement apparaître des impulsions rythmiques prenant naissance sous forme d'arcs de chaleur épais se distinguant nettement des images précédentes. (...) Lorsque des impulsions volontaires occupent le champ de la conscience, les courants thermiques affectent de nouveau l'ensemble du corps avec une préférence pour les zones abdominales. Les ondes sont alors

---

<sup>1</sup> Dans les minutes du 13e Congrès de la Société allemande de psychologie à Leipzig, 16-19 octobre 1933, Iéna, 1934.

petites, vives et s'élèvent plus rapidement. D'après les mesures, elles s'écoulent à une vitesse trois fois plus grande qu'en cas de contenu émotionnel. Ces ondes thermiques peuvent être suivies assez loin au-dessus du sujet, jusqu'à 2 ou 3 m. »

En cas de modification du contenu de la conscience, toute déviation intérieure vis-à-vis du contenu envisagé se manifeste par une modification de structure des courants thermiques.

« Outre les constatations propres au contenu de la conscience, la méthode donne des renseignements directs sur l'aspect structurel de ce contenu dans le temps et sur la typologie dominante du sujet. »

Ces observations montrent la différence de structure des courants thermiques selon le contenu psychique et les régions du corps. Ces observations de Giese, bien que ne faisant pas état des indications de Rudolf Steiner, sont une confirmation de la triarticulation de l'organisme et du rattachement de la pensée, du sentiment et de la volonté à ses trois composantes : le système neurosensoriel supérieur, le système rythmique « médian » et le métabolisme inférieur.

### **Les trois degrés de la conscience**

Lorsque nous parlons de conscience humaine, nous avons tout simplement en vue l'activité pensante, le sentiment et le vouloir. Nous avons l'impression que ces éléments constituent le contenu de notre « conscience de veille ». Cependant, Steiner attire notre attention sur le fait que nous ne sommes pleinement conscients que dans le penser tandis que le degré de conscience propre au sentiment est celui du rêve. Certes, le rêve peut comporter des éléments de connaissance apparaissant dans un demi-sommeil sous forme d'images, mais ces éléments doivent être déchiffrés ultérieurement par la conscience de veille pour se révéler utiles à l'existence.

Il en va semblablement pour les sentiments : si par exemple nous plaquons un accord ou si nous composons des couleurs en nous laissant conduire par le seul sentiment, celui-ci nous guidera de manière sûre. Il serait difficile à la majorité des humains d'atteindre au même résultat sans l'aide du sentiment et par la pensée pure. Cependant le physicien et le musicologue le font. Dans le sentiment, nous accédons ainsi à une connaissance dans un état de rêve ; le sentiment est un préliminaire de la connaissance. Les sentiments sont en quelque sorte des moments oniriques surgis dans la conscience de veille.

Le vouloir est l'élément de notre vie psychique le moins imprégné de conscience. Il est bien entendu nécessaire de distinguer entre l'objectif visé par la volonté, objectif dont nous avons la représentation, et le processus volontaire proprement dit. Celui-ci, n'atteignant notre conscience qu'en tant que représentation du but à atteindre, a pu être considéré par plus d'un psychologue comme n'ayant pas d'existence propre. Il y a pourtant, de toute évidence, une différence fondamentale entre la représentation d'une promenade et la volonté d'aller se promener. Ce n'est pas la représentation qui déclenche le mouvement, mais la volonté. Mais la nature de cette chose mystérieuse qui, parmi une infinie possibilité de représentations, en choisit quelques-unes et les élève au rang d'objectif, échappe presque totalement à notre conscience de veille. Nous touchons là aux profondeurs de l'entité humaine, au noyau de la personnalité. C'est à ce caractère de la volonté si fortement lié à l'inconscient que pense Steiner quand il dit : « La volonté qui s'appuie sur les processus métaboliques n'est pas vécue à un degré de conscience supérieur à celui, si obscur, du sommeil profond. »

L'essentiel de la conception steinerienne réside sans aucun doute dans le fait de ne pas limiter la base organique de la vie psychique au seul système nerveux, mais de l'étendre à l'organisme tout entier. Steiner n'ignorait certes pas que des civilisations anciennes avaient des conceptions analogues. La différence entre ces anciennes conceptions et les siennes se révèle d'évidence : autrefois on croyait

l'âme localisée « dans le cœur et le diaphragme », donc liée aux organes. Aujourd'hui on la situe plutôt dans le cerveau, ou mieux : dans le diencéphale. Steiner par contre pense uniquement de manière processuelle, dynamique. Ainsi, les nerfs forment avec les organes des sens un système fonctionnel homogène, le système neurosensoriel, qui en raison de sa nature physiologique propre est la base de la faculté de représentation, ou mieux du penser. Dans le domaine des échanges et dans les extrémités — rassemblés dans le système métabolique et moteur — règne une dynamique de sens opposé. C'est grâce à sa structure et à ses fonctions qu'il rend le vouloir possible. Dans le domaine médian règne la nature particulière du rythme, dont les représentants les plus distincts sont le cœur et les poumons, et de façon analogue le système rythmique est ici la base du sentiment. L'organisme humain est la résultante de cette triple dynamique.

On admettra aisément que cette conception de l'antériorité des processus doit tout naturellement conduire à la question : comment des processus peuvent-ils exister en l'absence d'organes ? Cette question est bien celle de l'essence de la vie et de la genèse du corps humain. Résumons brièvement ce que nous en avons dit précédemment : la fonction d'un organe achevé n'est pas identique au processus qui l'a formé, mais les deux sont liés ; la fonction n'est en quelque sorte qu'un reste du processus formatif. Ainsi, lorsque nous parlons ici de système neurosensoriel, de système rythmique et de système métabolique, le système doit être conçu en sa qualité de support des processus.

Goethe considérait tout ce qui vit comme un tout. Cependant, l'idée de la triarticulation de l'organisme humain lui était encore inaccessible. Il avait pourtant constaté sur lui-même que la « partie supérieure » peut dominer l'organisme. Il y voit de toute évidence l'expression de la primauté de l'esprit sur le corps, et ce à juste titre. Car au travers du système neurosensoriel, l'esprit humain se ressent être pensant ; il peut ainsi se reconnaître lui-même en sa nature d'esprit. C'est pourtant le même esprit qui vit à travers le système rythmique dans le sentiment, et à travers le système métabolique dans la volonté. C'est seulement grâce à l'organisation corporelle, qui lui permet de s'éprouver lui-même dans un sens diamétralement opposé, que l'esprit apprend à s'appréhender lui-même et à saisir la « réalité », aussi bien celle de son être que la réalité extérieure. Un être qui ne ferait que penser ne pourrait saisir aucune réalité. Un être tout de volonté, dépourvu de pensée, serait un automate dont les réflexes se dérouleraient en l'absence totale de conscience. Ce n'est que par le jeu de l'activité pensante, du sentiment et de la volonté que la réalité peut être vécue au sens humain.

### **Le langage des formes organiques**

«Admirons la manière dont notre tête repose sur la moelle épinière et la force vitale, comme toute notre stature sert de pilier central à cette voûte dans laquelle le ciel doit se refléter, comme notre crâne forme une voûte semblable au ciel au-dessus de nous afin que la pure image des sphères éternelles puisse y trouver ses orbites ! » (Goethe).

La configuration humaine est issue du triple processus vital. Envisagée sous l'angle de la forme, cette origine est évidente.

La tête se développe à partir de la sphère, prototype des corps célestes. Elle est le porteur des organes sensoriels qui font de l'homme un citoyen du cosmos. C'est aussi de la tête que rayonnent les forces formatrices qui structurent le reste de l'organisme dans le sens de l'individualité. C'est pourquoi le caractère individuel de l'homme est le plus marqué à la tête.

Par contre, l'organisme inférieur est ordonné en vue des nécessités terrestres. Les pieds, de par leur structure, sont adaptés au sol. La structure interne des os réalise avec un minimum de substance un maximum de stabilité ; le processus de croissance a incorporé les lois du monde physique. La tendance à la verticale domine.

La région médiane du squelette, la cage thoracique, se situe, en ce qui concerne la direction des forces formatrices, à mi-chemin entre la tendance sphérique de la tête et la tendance verticale de l'organisme inférieur. Dans la région des clavicules et des côtes supérieures, l'horizontale prédomine ; vers le bas les côtes s'inclinent progressivement vers la verticale.

Le système circulatoire reflète, lui aussi, la triarticulation : la circulation céphalique, celle des poumons et celle du reste de l'organisme constituent chacune une certaine unité.

Les artères irriguant le cerveau se dirigent verticalement vers le haut ; le sang se charge des impressions sensorielles, il s'ouvre, dans les organes des sens, directement au cosmos. Par contre, l'artère aorte qui pourvoit les organes se dirige verticalement vers le bas. Cette partie du système circulatoire s'empare des nourritures terrestres et les soumet à l'action des organes internes (rate, foie, bile), considérés de tout temps comme des points de concentration des forces cosmiques dans l'organisme (rate = Saturne, foie = Jupiter, bile = Mars). Les vaisseaux sanguins allant aux poumons se dirigent horizontalement.

Si l'on veut s'approcher sans idée préconçue des mystères de l'organisme humain, il ne faut pas négliger la dynamique des processus ; la direction du courant sanguin en fait partie. Si le Moi vit dans cet élément central de l'être humain qu'est le sang, le fait que celui-ci s'élanche dans des directions opposées — vers le haut et vers le bas, et horizontalement de part et d'autre — doit avoir une grande importance pour ce Moi. En se dirigeant vers le haut, il s'éloigne de plus en plus du centre, atteignant la périphérie dans les organes sensoriels ; il s'éloigne en même temps de la zone de la pesanteur terrestre et forme autour du globe oculaire une délicate enveloppe en forme de calice s'ouvrant à la lumière. Vers le bas, le sang obéit aux forces de la pesanteur, tombe en quelque sorte à terre pour refluer, chargé de substances nutritives, vers la moitié droite du cœur.

Ici s'accomplit la contrepartie, l'action polaire du processus initial. Tandis que les courants sanguins s'élançaient du cœur gauche en direction opposée, ils se rencontrent à nouveau, venant du haut et du bas, dans le cœur droit (voir pages sur l'organisme thermique). Ainsi, le courant du cœur gauche est de direction centrifuge, celui du cœur droit de direction centripète.

### **Polarité et compensation**

Lorsqu'il parle du système métabolique, Steiner n'a pas seulement en vue le complexe organique au service de l'élaboration de l'organisme, mais en même temps le processus vital s'emparant des substances nutritives, les déconstruisant et les élaborant à nouveau en substances propres à l'organisme.

Le système nerveux ne sert pas uniquement de support à la vie de la représentation, du penser. Il joue un rôle important dans la construction du corps. Nous absorbons ainsi par notre système neurosensoriel de la lumière et de la chaleur, dont le rôle pour l'édification de l'organisme est aussi important que celui de la nourriture. Nous avons essayé de montrer, par l'exemple du rachitisme, que le processus neurosensoriel est en même temps un processus formatif. Absorption et formation s'opposent dans ces deux systèmes en constituant une polarité. Le résultat est la forme. En cas de prédominance du processus substantiel, l'organisme déséquilibré est menacé par la déformation, par l'obésité. Dans l'excès contraire, l'homme « pousse comme une asperge », devient grêle, bref, formé à l'excès.

Mais les deux systèmes sont reliés par le système rythmique, qui sert de médiateur. Outre l'appareil respiratoire, ce système comprend l'appareil circulatoire. Les deux, on le sait, entretiennent des relations fonctionnelles étroites. « Normalement », le rapport du pouls à la respiration est de 72:18,

soit de 4:1, mais dans la réalité on observe bien des divergences selon la prédominance, constitutionnelle ou passagère, du processus substantiel ou du processus formatif. C'est un élément important du diagnostic, car le rapport naturel de 4:1 révèle par principe que les conditions sont physiologiques, c'est-à-dire saines. Du point de vue de la méthode, il est important que ne soient pas évalués des nombres absolus, comme il est d'usage, mais que Rudolf Steiner ait mis en avant le rapport entre deux paramètres (voir la présentation détaillée dans le chapitre sur le cœur, vol. III<sup>1</sup>).

Outre la respiration et la circulation, tous les processus rythmiques de l'organisme appartiennent au « système rythmique », soit qu'ils se manifestent dans la zone métabolique, comme le rythme digestif ou le cycle génital féminin, soit qu'ils animent le système neurosensoriel. Le système rythmique est le lieu des compensations, de l'équilibre, et le véritable guérisseur de l'organisme.

---

<sup>1</sup> La médecine à l'image de l'homme – Tome III - Éditions Médicales Anthroposophiques 2002